

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

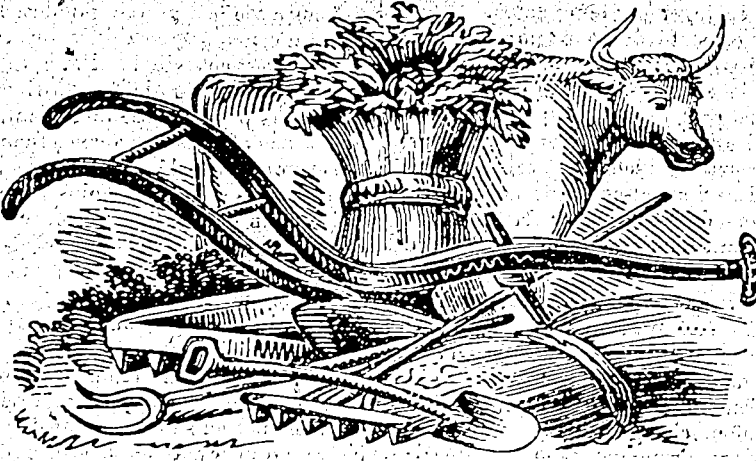
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jeudis

Editeur-Propriétaire  
**FIRMIN H. PROULX**

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnement devront être adressées *franco*.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné *par écrit* à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédacteur

**J. D. SCHMOUTH**

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

## SOMMAIRE :

*Causerie agricole* : L'Exposition Provinciale (Suite et fin).

*Correspondance* : Visite de Sa Grandeur Mgr. A. E. Taschereau, à l'École d'agriculture de Ste. Anne.

*Sujets divers* : A nos abonnés. — L'Association des cultivateurs canadiens. — Des arbres gelés. — Perte d'engrais faute de soins. — Eléments de la Grammaire française de l'Honmond, revus et corrigés. — Almanach agricole, etc., de J. B. Rolland & fils.

*Petite chronique* : Les pèlerinages.

*Recettes* : Comment on blanchit le linge qui a jauni pour avoir été longtemps enfermé. — Procédé pour laver la flanelle sans qu'elle jaunisse.

## A nos abonnés.

C'est avec un orgueil bien légitime que nous annonçons au public agricole et spécialement aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes* le renouvellement de notre année de publication. Avec le présent numéro, la *Gazette* commence sa douzième année d'existence.

Voilà onze ans accomplis que nous remplissons un des plus grands devoirs qui peuvent échoir à l'homme : l'instruction de ses concitoyens et surtout l'instruction de la classe importante des cultivateurs. Onze ans de labeurs, de fatigues et de veilles, s'il en fut jamais. C'est que la tâche du journalisme agricole est une tâche de géant. Son programme immense demande, de la part de ceux qui s'y livrent, une activité, un courage, une persévérance inébranlables. Mais aussi qu'elle est noble la cause de l'agriculture, qu'il est grand le but que se propose l'écrivain agricole !

L'agriculture, c'est la mère nourricière de tous les peuples, c'est elle qui empêche l'homme civilisé de retour-

ner à l'état de barbarie d'où il est si péniblement sorti ; c'est elle qui rend les nations riches, grandes et fortes. Sans elle, pas de richesse véritable ; sans elle le succès des industries de tous genres et la prospérité commerciale ne sont que de vains mots, car sans elle l'ouvrier mourrait d'inanition à côté de ses monceaux d'or et le commerçant courrait à une banqueroute inévitable.

Etudions attentivement l'histoire des peuples anciens les plus prospères, non pas avec ces appréciations de convention que font connaître les études incomplètes, mais avec un jugement droit et un esprit réfléchi et observateur ; méditons les catastrophes qui ont anéanti la prospérité de ces peuples et recherchons-en sérieusement les causes. Qui a fait la fortune de Rome, de Carthage, de la Sicile, de l'Espagne, du Sud de la France, et quelle a été la cause de leur décadence ? Les historiens les plus sérieux ne disent pas que c'est l'agriculture ; cependant ils constatent sans y ajouter une grande importance et presque malgré eux, que dans les jours les plus glorieux de l'existence de ces nations, l'agriculture avait une prospérité sans égale, et que leur grande richesse il la devait à l'exportation des produits agricoles ; tandis que leur décadence a coïncidé parfaitement avec celle de l'agriculture.

Nous convenons qu'il est dû à un savant de reconnaître que l'agriculture est la cause des grands événements qui ont bouleversé le monde ; mais puisque tel est le cas pourquoi ne pas se rendre à l'évidence des faits ?

La puissance des peuples n'a été et ne sera toujours que dans l'agriculture. Si cette puissante industrie est prospère, toutes les autres productions le seront également ; si elle subit quelques améliorations, si elle réalise quelque progrès, toute la nation en ressentira les bons effets.

Le journalisme agricole, qui s'est dévoué à l'œuvre patriotique des améliorations culturelles, devrait donc être tenu en honneur chez tous les peuples qui veulent sérieusement devenir riches et puissants. Malheureusement, 99 sur 100

pas ce qui a lieu dans notre patrie. A part quelques personnes douées d'un jugement sain et droit, l'enseignement agricole n'est en général accueilli qu'avec la plus désolante apathie et quelquefois mêmes avec défiance. Les hommes les plus intéressés à son succès sont même les premiers à lui refuser leur concours: les gouvernements, les cultivateurs semblent regarder le journalisme comme un hors-d'œuvre du moins si nous pouvons en juger par leurs actes.

C'est ce que nous avons constaté de tout temps en Canada. Pendant les onze années de l'existence de la *Gazette des Campagnes* surtout, le fait est indéniable. Faut d'un encouragement suffisant de la part des cultivateurs et de nos Législatures, aucune publication n'a pu se soutenir; après une vie plus ou moins courte parsemée d'accidents sans nombres, après des sacrifices immenses dignes d'une meilleure récompense, toutes ont dû abandonner la lutte, ruinées, découragées et déplorant l'insouciance de tous à l'égard d'une œuvre aussi patriotique.

L'Agriculteur a depuis longtemps succombé; la *Revue agricole* n'existe plus qu'à l'état de souvenir; le *Farmer's Journal* n'a eu qu'une bien courte existence; le *Rural Journal* n'a fait qu'apparaître dans l'arène; la *Semaine agricole* a dû se transformer en *Semaine politique*; le *Journal d'agriculture* a aussi fait le même changement.

Tous en un mot sont morts ou mourants et les intéressés ne voient pas qu'après chaque désastre, l'agriculture canadienne fait un pas en arrière; et les cultivateurs ne pensent pas à accorder leur concours aux publications qui existent encore; et le Gouvernement ne juge pas à propos de favoriser ces utiles travailleurs de la ruée nationale. Quelle est donc la mauvaise conseillère qui nous empêche ainsi de donner un point d'appui au plus puissant levier de notre prospérité publique?

Parmi les intéressés aux succès du journalisme agricole, les gouvernements le sont tout autant que les cultivateurs eux-mêmes; car de la richesse des derniers naîtra indubitablement la prospérité des premiers. Cependant que font ces gouvernements en faveur des publications dévouées aux intérêts de l'agriculture?

Pendant les années passées, ils leur ont bien accordé quelques légers secours et encore n'était-ce qu'avec une mauvaise grâce très-apparente. Ils n'ont jamais traité ces publications avec la déférence et la reconnaissance que leurs actions méritent. Les faibles subventions accordées ne l'ont été qu'à titre de faveur, tandis qu'elles auraient dû être considérées plutôt comme des récompenses pour les services rendus. Si les gouvernements avaient bien compris l'utilité du journalisme agricole, ils auraient adopté comme base de leur politique intérieure, le principe de la plus large subvention en sa faveur. Ils ne l'ont pas fait et, en agissant ainsi, ils ont contribué pour une large part à arrêter notre progrès agricole.

Mais c'est encore pis depuis quelques années: les faibles secours accordés aux organes de l'agriculture leur ont été retirés. Toutes les faveurs ont été réservées au commerce, et celui-ci en retour, se précipite vers la banqueroute. L'agriculture ne faillira pas, parce qu'elle est oubliée, mais elle n'en souffrira pas moins.

Les cultivateurs, de leur côté, ont suivi pas à pas l'exemple parti des hautes régions officielles; à mesure que nos gouvernants mettaient de côté tout souci de l'agriculture, la classe agricole abandonnait elle-même les champions de ses droits et les promoteurs de ses progrès. C'est cette dernière ingratitude, surtout qui a été la principale cause de l'insuccès du journalisme agricole.

Cependant, au milieu de cet abandon général, de cette insouciance à l'égard des choses de l'agriculture, la *Gazette des Campagnes* a persisté, et a continué à poursuivre sa noble tâche. Mais Dieu sait au prix de quels sacrifices de tous genres! Sacrifices de temps, sacrifices de santé, sacrifices d'argent, tout a été mis en œuvre pour soutenir notre publication.

Nous avons un certain nombre d'abonnés, environ 1500; mais qu'est-ce que ce chiffre quand on le compare à la population agricole de la Province? Ce n'a pas même un abonné par bureau de poste. Encore si ces 1500 souscripteurs nous payaient régulièrement, nous pourrions faire honneur à nos affaires et en continuant l'économie dont nous ne nous sommes pas départis depuis l'existence de la *Gazette*, l'avenir nous paraîtrait moins sombre; mais non, on se laisse arriérer, on nous refuse même ce qui nous est si légitimement dû; quelques-uns de nos abonnés nous doivent encore dix années d'abonnement et ne manifestent aucun désir de nous rembourser.

Cette insouciance, nous dirons plus, ce mauvais vouloir envers une publication aussi utile que l'est la nôtre est une injustice et en même temps une honte pour ceux à qui le reproche s'adresse. Conçoit-on la triste position dans laquelle on nous met en se laissant ainsi arriérer dans ses paiements? Notre publication ne se fait pas sans dépenses et il faut qu'elle satisfasse elle aussi à ses engagements; mais si on lui refuse la légère somme qui lui est due où prendra-t-elle les moyens de couvrir ses dépenses? Evidemment il y a chez les abonnés retardataires une absence complète de réflexion qui porte un préjudice grave à nos intérêts.

Dans des circonstances aussi défavorables, aucune publication ne pourrait subsister et la *Gazette des Campagnes* pas plus qu'une autre. Daigera-t-on enfin comprendre que nos abonnements sont nos seuls moyens d'existence et que si on néglige de nous les faire tenir, on nous met dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Nous sommes à bout de sacrifices, nos moyens sont épuisés et il nous faut absolument le concours de tous nos abonnés pour pouvoir continuer. Serait-il possible que la Province de Québec ne pût soutenir un journal d'agriculture?

Dans l'état actuel des choses, la publication d'une feuille périodique exige des dépenses considérables; tout a encheri dans une énorme proportion, les prix du papier, de l'encre, des caractères d'imprimerie, de la main-d'œuvre, ne font qu'augmenter et si les choses devaient continuer du même train que par le passé, nous serions forcés de discontinuer malgré notre désir de coopérer à l'érection de la prospérité nationale.

En commençant notre nouvelle année, nous croyons donc nécessaire de nous adresser de nouveau au Conseil d'Agriculture, à nos Législatures locales et fédérales et à tous les amis de l'agriculture et de les supplier de faire quelques chose en faveur du journalisme agricole.

Au Conseil d'Agriculture, ne faut-il pas un organe ou des organes dans la Presse? Ce corps important de l'administration publique, pense-t-il se faire entendre de toute la Province sans recourir au journalisme? et n'en est-il pas de plus aptes à cette besogne que les publications agricoles? Si l'on ne veut pas d'organe spécial, on peut très-bien aider les journaux d'agriculture, s'assurer de leur concours dans les améliorations agricoles, on leur accordant une légère subvention. Pour notre part, nous ne serons pas exigeants, qu'on nous accorde seulement la moitié de ce qu'on distribuait si libéralement à une autre publication et nous donnerons à chaque numéro le double des matières agricoles que nous

donnons actuellement. Cette offre sera sans doute considérée comme très-avantageuse puisque avec une dépense de moitié moindre on recevra autant que ce que l'on recevait autrefois.

Aux membres de nos Législatures, surtout à ceux qui représentent les districts ruraux, nous leur ferons seulement remarquer qu'en travaillant pour le journalisme agricole, ils prennent le meilleur moyen d'augmenter l'influence de l'agriculture et le bien-être de leurs constituants. Le commerce a obtenu jusqu'à présent toutes leurs faveurs, qu'ils songent maintenant à favoriser l'agriculture et qu'ils agissent envers cette dernière avec la même libéralité qu'ils ont montrée à l'égard du premier. L'agriculture canadienne a besoin d'améliorations; mais pour réaliser ces améliorations, il faut instruire le cultivateur, lui montrer les inconvénients de la routine et lui enseigner les bonnes pratiques. C'est le but auquel vise le journalisme agricole, favorisons-le donc, rendons-le prospère et pour cela demandons pour lui les moyens de l'établir solidement.

Enfin, à tous les amis de l'agriculture, nous les prions de continuer à faire une propagande active en faveur des journaux qui lui sont dévoués; qu'ils engagent tous les cultivateurs à s'abonner à ces journaux et surtout à remplir régulièrement leurs obligations vis-à-vis d'eux.

Voilà en quelques mots ce que nous attendons de tous ceux qui peuvent aider notre publication dans son œuvre de dévouement. C'est bien peu et cependant c'est ainsi que l'on pourra donner à notre publication une assise solide.

## CAUSERIE AGRICOLE

### L'EXPOSITION PROVINCIALE.

(Suite et fin).

L'excellente petite race d'*Alderney* venait ensuite; on y comptait 26 numéros, tous ces animaux sortent de Montréal et des environs.

La remarque que nous avons faite au sujet de l'augmentation de taille chez les *Ayrshires* s'applique également aux *Alderneys* et même avec plus de raison. Les animaux de cette race importée ont conservé la taille qu'ils avaient en arrivant en ce pays; mais les jeunes sujets nés en Canada ont considérablement grandi; cependant ils conservent toujours la même apparence extérieure. Ce qui nous porte à croire que ce changement est uniquement dû à l'influence de la nourriture et que les croisements n'y sont pour rien.

Les exposants les plus heureux furent MM. Sheldon Stephens, John Sheldon, William Rodden, Joseph Lanouette, etc.

Les produits des croisements annonçaient en général, un état assez avancé de perfectionnement. Les sujets exhibés par MM. F. Wood Gray, E. S. Stinson, Jos. Holdsworth, John Kidd et l'Hon. C. Dunkin, surtout avaient conservé du type améliorateur une conformation très-voisine de la perfection.

Notre race commune de vache laitière a été complètement oubliée, on semble ne la regarder qu'avec le plus grand mépris. Cependant est-on sûr que cette race n'est pas la plus profitable dans la plupart de nos situations? La manie de primer les races étrangères, nous aveugle-t-elle au point de nous empêcher de distinguer où sont nos intérêts?

L'exposition des moutons était certainement une des plus remarquables que nous ayons vues: Il était facile de se convaincre que depuis quelques années la Province de Québec travaille avec ardeur à l'amélioration des bêtes-à-laine, et à

l'introduction des meilleures races anglaises. Quatre catégories, comprenant 232 numéros, se trouvaient en présence: la race Leicester, la race Cotswold, les autres races à laine longue et la race Southdown.

Les *Leicesters* tenaient le haut de l'échelle. Le public agricole tient cette race en grande honneur et les juges ont confirmé cette bonne opinion en accordant tous les prix offerts et de nombreuses mentions honorables. A part quelques sujets assez beaux du reste, mais ne présentant pas tout-à-fait les caractères de la race, les mâles et les femelles *Leicesters* étaient tous des animaux de qualité supérieure qui attiraient les regards des connaisseurs.

En somme, la lutte s'était concentrée sur cette race. Les éleveurs canadiens semblent convaincus que la production d'une bonne laine et celle de la viande sont indispensables aux succès de l'élevage des moutons, et, comme le *Leicester* réunit à un haut degré ces deux genres de production, il n'est pas étonnant qu'il soit si généralement estimé.

Les principaux lauréats dans la classe des *Leicesters*, furent M. M. David Banning de St. Louis de Gonzague, James Cowan de Allan's Corner et Elophe Bernard de Belœil.

Les *Cotswolds* étaient moins nombreux et en général moins remarquables que les précédents. On y rencontrait plus de sujets défectueux ou altérés par des croisements souvent faits au hasard et que les juges crurent nécessaires d'éliminer.

Le *Cotswold* n'est pas aussi généralement estimé que le *Leicester*; cependant les éleveurs, qui ont eu occasion de bien l'étudier, reconnaissent que comme producteur de laine, il l'emporte de beaucoup sur les autres races anglaises; mais comme animal de boucherie il cède facilement le pas au *Leicester*.

Les premiers prix dans cette catégorie furent remportés par MM. Charles Robinson de Lacolle, Elophe Bernard de Belœil, l'Hon. J. J. C. Abbott de Montréal, Vital Coupal de St. Michel Archange et Joseph Boileau de St. Philippe. C'est M. Charles Robinson qui a obtenu le plus grand nombre de récompenses.

Dans la catégorie des races diverses à longue laine, on avait fait entrer tous les moutons dont il était à peu près impossible de bien déterminer la race. C'était un assemblage assez disparate d'animaux de formes et de qualités bien diverses. Cependant dans cette catégorie, d'ailleurs très-nombreuse, on rencontrait plusieurs sujets réellement supérieurs tant sous le rapport de la finesse et de l'abondance de leur toison que sous celui de leur bonne conformation.

Les concurrents les plus heureux furent MM. Charles Robinson de Lacolle, J. B. Charon de Chambly, Octave Charon de St. Constant, Joseph Boileau de St. Philippe, R. Robinson de Mascouche et J. B. Dagenais de St. Rose.

La catégorie des *southdowns* faisait contraste avec les catégories voisines. Ils étaient en très-petit nombre et leurs qualités étaient en général au-dessous de la moyenne. Seuls les animaux de M. H. D. Moore avaient une supériorité bien marquée.

L'éleveur canadien accorde peu d'attention au *southdown*, il lui reproche surtout son défaut de taille et la faiblesse de sa toison. Ces reproches ne nous semblent pas sérieux et si l'on se donnait la peine de réfléchir, on reconnaîtrait aisément que le *southdown* rachète ces défauts apparents par de bien précieuses qualités, entre autres par la finesse de sa laine, sa facilité d'engraissement et sa sobriété relative.

Dans tous les cas, cette race, ne pouvant pas jouer le rôle de type améliorateur comme le Leicester, ne semble pas appelée à un grand succès dans la Province de Québec; à moins que les idées des éleveurs ne subissent quelques transformations à son égard.

L'espèce porcine, composée de deux catégories, les grandes et les petites races anglaises, était représentée par un bon nombre d'animaux parmi lesquels on pouvait remarquer plusieurs sujets d'une supériorité incontestable surtout chez les petites races. Malheureusement, presque tous les exposants ont la manie de ne montrer aux exhibitions que des animaux arrivés au dernier terme de l'engraissement. Cette manie est non-seulement embarrassante pour les juges, mais encore elle nuit énormément aux facultés prolifiques des reproducteurs. Les mâles et les femelles, destinés à la reproduction, ne peuvent remplir convenablement leurs fonctions que lorsqu'ils ne dépassent pas la limite d'un bon embonpoint moyen. Le porc est sans doute un animal spécialement producteur de viande, mais il ne faut pas oublier les exigences de la propagation de l'espèce. Les boules de graisse ne sont recommandables que dans les concours d'animaux de boucherie.

Dans les grandes races, les mâles étaient peu remarquables et les juges ne leur accordèrent qu'un seul prix; mais les truies étaient très-belles.

Les petites races, au contraire, avaient une supériorité très-marquée tant dans la section des mâles que dans celles des truies. Nous avons sous les yeux les meilleures races anglaises: suffolks, berkshires, essex et autres. L'ensemble présentait un coup-d'œil séduisant.

Ce que nous avons vu dans l'exposition porcine nous paraît la mesure certaine de la faveur avec laquelle sont acceptées les diverses races anglaises que l'importation nous livre. Les grandes races ont sans doute de bien précieuses qualités; elles engraisent avec facilité, et donnent à l'abattage un poids de viande considérable; mais on leur reproche leurs exigences et l'énorme quantité de nourriture qu'elles exigent pour leur engraissement. Les petites races, au contraire, sont plus précoces, consomment moins et se font mieux aux circonstances climatiques et culturales de ce pays; aussi sont-elles généralement reconnues comme meilleures que les précédentes.

Les premiers prix furent remportés dans les grandes races par MM. Thomas Irving de la Petite Côte, James Hodge de St. Laurent et Jos. Holdsworth de la Petite Côte; dans les petites races par MM. Thomas Irving, Boyer et Charlebois et Patrick Lynch pour les Suffolks; par L'Hon. J. J. C. Abbott pour les Berkshires et par MM. Benjamin Cormier, François Trudeau, Donald Campbell et James Morgan pour les Essex et les autres petites races.

L'exposition de l'espèce chevaline était très-convenable; près de 230 sujets figuraient dans les stalles qui leur avaient été destinées et attiraient l'admiration des visiteurs. De l'avis des connaisseurs, tous les chevaux exhibés étaient des animaux d'un mérite supérieur et dénotaient une amélioration remarquable réalisée dans cette espèce l'une des plus nécessaires à l'industrie agricole.

Les juges qui devaient décider du mérite des chevaux reconnurent toute la difficulté de leur tâche et nous pouvons assurer que s'ils ont pu se tromper dans la distribution des récompenses, ce n'est pas faute d'avoir fait leur examen avec un soin des plus minutieux.

Les principaux lauréats furent MM. John Sheldon pour les Étalons de pur sang, la Compagnie d'importation de chevaux de Huntingdon, pour les étalons carrossiers, H. M.

Cochrane pour les Clydes, Alexandre Archambault pour les Percherons, la Société d'Agriculture de Chambly pour les Northands, la Société d'Agriculture de Laprairie pour les Suffolks, Jos. Holdsworth pour les étalons pesant 1200 lbs. et au-dessus, Benjamin Bernard pour les étalons pesant moins de 1200 lbs. Vital Coupal pour les étalons de trois ans de race croisée, J. L. Gibb pour les étalons de deux ans de race croisée, John Sheldon pour les juments poulinières et poulins pur sang, Thomas Irving pour les juments poulinières pesant 1200 lbs. et plus avec poulain, David Smeal pour les juments poulinières pesant moins de 1200 livres avec poulain, Hon. J. J. C. Abbott pour les pouliches de trois ans de race croisée, J. L. Gibb pour les pouliches de deux ans de race croisée, Andrew Allan pour la meilleure paire de chevaux de trait, pour la meilleure paire de chevaux de carrosse, et pour les Poneys Shetland, David Morrice pour les chevaux de selle.

Les animaux de basse-cour formaient une excellente collection de ce que nous possédons de mieux dans cette classe et n'ont pas peu contribué à augmenter l'intérêt de notre exposition provinciale. Mais avant de commencer la description de la gent caquetteuse, il nous semble nécessaire d'adresser quelques reproches à certaines parties de notre province.

Un fait extraordinaire sautait aux yeux des moins clairvoyants. Tous les exposants d'animaux de basse-cour, à une seule exception près, appartenaient à la région de l'Ouest, tous étaient groupés autour de Montréal dans un rayon d'environ quinze lieues. L'abstention des exposants de la région Est était complète. Or, nous savons que dans cette région l'élevage des volailles se fait sur un haut pied et l'apathie la plus désolante a été l'unique cause de l'abstention que nous avons constatée. Comme les éleveurs de la partie Ouest étaient les seuls exposants sérieux ne soyons donc pas surpris s'ils ont remporté tous les prix.

Les animaux de basse-cour, divisés en 17 catégories, comptaient 175 numéros représentant 350 sujets. Cette classe nombreuse était parfaitement installée dans des cages spacieuses, pour la plupart en fil de fer et placées à une hauteur convenable au-dessus du sol. De belles allées séparaient les rangées de cages, ce qui ajoutait un charme de plus à ce magnifique département.

Les coqs et les poules de toutes les catégories, ainsi que les canards, les oies, les dindons, les pigeons les poues étaient très-bien représentés.

L'exposant le plus important était M. Louis Lévesque de Duillebout, à lui seul il a enlevé 10 prix dont cinq premiers sans compter un premier prix pour sa cage-poulailler. Le principal lauréat après M. L. Lévesque fut M. Thomas Irving.

Avant de terminer ce compte-rendu de l'exhibition provinciale, on nous permettra de consigner ici une remarque que nous avons faite nous-mêmes et qui nous a été répétée à plusieurs reprises par des personnes compétentes. Dans les décisions des juges sur le mérite des objets exhibés, on a paru très-souvent oublier le but principal des exhibitions provinciales. Ce but, tout le monde le reconnaît, est d'encourager l'amélioration utile des bestiaux et des produits agricoles. Les amateurs font autrement, la fin utile d'une amélioration leur échappa trop souvent, ils cherchent plutôt à produire certains patrons de fantaisie, certaines couleurs et d'autres caractères dont l'utilité pratique est nulle. Ces amateurs organisent aussi des concours et nécessairement la distribution des prix s'y fait d'après leurs idées. Par malheur, on peut avec raison, reprocher à certains juges dans les exhibitions provinciales d'être tombés dans les

mêmes errements et d'avoir accordés les prix à des objets qui ne les méritaient aucunement.

L'argent accordé comme récompenses dans nos concours provinciaux est fourni par le Gouvernement ou mieux par le peuple lui-même. Celui-ci a donc le droit d'exiger que cet argent soit employé pour une fin utile, de même que les amateurs ont le droit de distribuer le leur comme bon leur semble. En choisissant les juges parmi les hommes pratiques, on ferait bien facilement taire les critiques.

#### L'Association des cultivateurs canadiens

Le manque d'espace nous a empêché de faire connaître dans notre dernier numéro, notre opinion à l'égard de la communication de M. Ed. A. Barnard; mais nous ne pouvions laisser passer sous silence l'importante question soulevée par notre ami, et aujourd'hui nous la ramè nons sur le tapis.

Personne plus que nous ne désire de voir tous les cultivateurs se réunir en un tout compact pour travailler aux immenses intérêts de l'agriculture. L'association des cultivateurs canadiens sera le plus sûr moyen de donner à la classe agricole l'influence à laquelle elle a droit et dont elle a un si grand besoin.

Depuis de longues années, des intelligences supérieures travaillent sans relâche à promouvoir les intérêts de l'agriculture et à améliorer sa situation. Ce travail n'a sans doute pas été sans produire d'excellents fruits; cependant le manque d'union et d'entente a considérablement restreint son action. Chaque progrès réalisé, chaque victoire remportée sur la routine est à peine une goutte d'eau élevée à l'océan et l'on peut dire aujourd'hui que tout le travail fait n'a produit que des résultats à peine perceptibles à côté de ce qui nous reste encore à faire.

Toute autre serait l'action bienfaisante des bons exemples et de l'enseignement, si, au lieu d'agir isolément, on s'était uni pour donner plus d'ensemble à l'œuvre réorganisatrice. De cette union aurait résulté une force immense qui aurait centuplé les résultats obtenus.

Ce qui a été oublié dans le passé, peut être relevé en ce moment. On peut encore réparer les fautes commises et rattrapper en partie le temps. Mais pour cela, il faut l'union, l'association de tous les amis de la cause agricole, de tous les cultivateurs intelligents, désireux de travailler à la prospérité de leur patrie.

Notre ami, M. Barnard, l'a parfaitement démontré, l'influence qu'exercerait la classe agricole unie serait immense. Représentant les sept huitièmes de la population totale, les ruraux pourraient commander dans presque toutes les élections et s'imposer à nos législatures locales et fédérales.

Cependant, que les autres classes de la société ne prennent pas ombrage de cette influence du cultivateur. L'agriculture est essentiellement pacifique, elle ne prospère que dans la paix, les troubles lui sont toujours funestes, et si par malheur quelque agitation politique venait à menacer le pays, le cultivateur, surtout s'il est formé en association, serait le premier à l'arrêter dans sa marche car ses plus chers intérêts le lui commandent.

La politique ne peut donc être le but d'une association agricole. Au contraire, comme le dit encore M. Barnard ce serait sa mort. Nous ne pouvons donc encourager l'union des cultivateurs canadiens que dans un but d'instruction et de progrès dans l'art agricole. C'est aussi le but de tous les amis de l'agriculture et des plus chauds partisans de l'association.

En terminant M. Ed. A. Barnard nous dit que si notre

publication veut se faire l'organe de l'association future, une grande partie des difficultés qui s'opposent à sa formation seraient levées. Nous acceptons avec la plus grande cordialité cette proposition, d'autant plus que nous avons déjà travaillé à cette œuvre avec toute l'ardeur dont nous sommes capable. L'association des cultivateurs peut donc compter sur le concours de la *Gazette des Campagnes* dans toutes les questions qui pourront aider à son succès.

En conséquence nous ouvrons avec plaisir nos colonnes à la discussion des meilleurs moyens d'arriver à la formation de la société et des questions qui devront faire le sujet de ses travaux. M. Barnard a commencé, que d'autres amis de l'agriculture continuent et que chacun apporte le concours de son intelligence et de ses connaissances à la réalisation du projet.

#### Visite de Sa Grandeur Mgr. A. E. Taschereau à l'École d'Agriculture de Ste. Anne

Monsieur le Rédacteur,

Samedi, le 11 du courant, était un jour de fête pour les élèves de l'École d'agriculture. Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque de Québec daignait nous honorer d'une visite et cette condescendance à l'égard d'humbles cultivateurs nous a remplis d'une joie bien légitime. Nous nous sommes empressés de le recevoir aussi dignement que nos moyens nous le permettaient, et les quelques paroles qu'il a daigné nous adresser resteront gravées longtemps dans notre mémoire.

Le doyen des élèves, M. Alph. Gingras, a présenté, au nom de tous, l'adresse suivante :

" Monseigneur,

" Nous sommes grandement honorés de ce que Votre Grâce n'a pas voulu passer sans consacrer quelques minutes de son temps bien précieux pour visiter notre petite communauté de cultivateurs.

" Aussi n'avons-nous qu'une voix pour vous en présenter de sincères remerciements. Votre présence ici Monseigneur, est encore un encouragement puissant dont nous avons besoin.

" Notre nombre, le nombre de ceux qui sont venus dans cette institution puiser les saines doctrines agricoles est si faible que nous serions peut-être portés à nous décourager et à abandonner nos études si de temps en temps on ne venait nous engager à la persévérance.

" Nous comprenons, Monseigneur, quels immenses avantages les écoles d'agriculture offrent à leurs élèves; nous savons que ces institutions sont un des meilleurs moyens de faire progresser l'industrie rurale; mais qu'il est élevé le nombre de nos concitoyens qui pensent autrement que nous, qui professent la plus grande indifférence à l'égard des écoles d'agriculture et qui croient faire une perte en y envoyant leurs enfants. Pour preuve de cet avis, il suffit de vous faire connaître, Monseigneur, que les bourses accordées par le Conseil d'agriculture ne sont jamais remplies.

" Il est donc bien naturel qu'au milieu d'un tel refroidissement et d'un tel délaissement, nos cœurs soient portés au découragement. Mais si d'un côté la lutte est longue et pénible, nous avons pour nous la raison et les encouragements des plus hauts personnages de notre patrie, puissants efforts contre les difficultés. Voilà pourquoi Monseigneur, votre visite ne contribuera pas peu à nous donner du courage dans notre carrière. Puisse le Ciel bénir nos efforts et nous rendre capable de porter plus tard la connaissance des bonnes cultures au sein de nos campagnes désolées par l'émigration. Tous les jours nous adressons à St. Isidore une petite invocation pleine de simplicité par laquelle nous le prions de

vouloir bien nous éclairer et nous secourir.

" C'est aussi dans ce but, Monseigneur, que nous vous demandons ensemble votre bénédiction. "

Sa Grâce répondit à peu près en ces termes :

" Je vois que votre communauté est peu nombreuse, mais vous y suppléez par votre courage, votre amour du travail. Continuez, mes jeunes amis, à travailler. Persévérez dans la voie que vous avez choisie. Vous avez choisi la meilleure part. Vous êtes peu nombreux, mais vous auriez une plus grande part au travail, car rappelez-vous que sans le travail, il n'y a pas d'agriculture. Le travail aidé de l'intelligence et du raisonnement, est le grand levier qui régit le monde. Aimez là cette belle, cette noble science de l'agriculture, car ni les manufactures, ni l'industrie ne peuvent entrer en comparaison avec elle, quant aux résultats tant matériels que moraux, oui l'agriculture, surtout pour le Canada, c'est la principale source de richesse. Mais permettez-moi de vous donner un conseil que votre bon jugement vous fera adopter : Quand vous serez propriétaires, ne brusquez pas les cultivateurs en essayant d'aller à l'encontre de leurs idées, mais faites, mais agissez, et, plus tard, ils vous suivront dans les sentiers du progrès. C'est en donnant l'exemple par vos bonnes améliorations que vous parviendrez à déraciner cette routine qui est une cause de ruine pour notre beau pays. "

" En voulez-vous un exemple ? Regardez à St. Joachim, les progrès, les améliorations agricoles pénètrent peu à peu dans la paroisse. A qui doit-on ce progrès là ? A l'exemple d'un Ecossais qui est fermier sur une des terres du Séminaire de Québec. Il travaillait avec intelligence, il améliorait et les voisins excités par ses belles récoltes, résultats de ses procédés culturaux, ont suivi l'exemple de cet homme intelligent. "

" Vous vous plaignez de ce que l'école n'est pas assez nombreuse ! cela dépend de l'apathie qu'ont les cultivateurs à l'égard des écoles d'agriculture, et de ce qu'ils ne réfléchissent pas assez sur les avantages de l'intelligence en agriculture. "

" Ne vous découragez pas, mes jeunes amis, viendra un jour où l'École d'Agriculture ne sera pas assez grande pour contenir tous les élèves qui s'y présenteront. En attendant, je vous donne ma bénédiction, que Dieu vous favorise de tous dons et qu'il fasse de vous de bons cultivateurs et surtout de bons chrétiens. — UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE. "

#### Des arbres gelés

Prenons, si vous le voulez bien, un sujet de circonstance. Les plantations d'automne ne sont pas finies et beaucoup de ceux qui n'ont pu les faire en septembre et au commencement d'octobre ne désespèrent pas encore. Votre serviteur est du nombre. Cependant il ne faut pas jouer avec le temps, car on pourrait s'y trouver pris, et le mieux est de se mettre en quatre et de terminer vivement ces choses. Les corbeaux descendent du nord ; les grues vont passer ; la neige s'essie sous le ciel gris ; la gelée s'annonce presque sans frapper, et, d'entrée de jeu, en une nuit, elle vient de faire de nos boues quelque chose de solide, qui porte son homme et ne crie point sous les pieds. Ceci donne à réfléchir, et ceux qui ont des arbres en route, se demandent si, durant le transport, les racines ne gèleront point. Nous l'espérons bien ; mais on ne saurait après tout répondre de rien, et s'il fallait une garantie pour tranquilliser les gens, nous y regarderions à deux fois avant de la donner. Il y aurait donc, dans la huitaine ou la quinzaine, des arbres saisis en chemin de fer par le froid et des racines fortement gelées, que le fait nous surprendrait moins qu'une éclosion de roses ou de dahlias en plein air sous un ciel nat froid. Admettons que l'accident prévu ou à prévoir devienne une réalité, que ferions-nous ? Voilà la question.

Nous nous arrangerions de façon à faire dégeler nos arbres le plus lentement possible. C'est ainsi que les médecins s'y prennent avec ceux de nous autres qui ont le malheur de laisser geler leur nez ou leurs oreilles. On les soigne avec de la glace, de la neige ou de l'eau froide. Eh bien, les arbres ne demandent pas d'autre traitement. Pourvu qu'on ne les expose pas au soleil, qu'on ne leur fasse pas sentir le feu, qu'on ne les dégourdisse pas trop vite, on peut, dans la plupart des cas, répondre de leur vie. Tous les soins à prendre consistent donc à entretenir le refroidissement et à n'amener le dégel des racines qu'à la longue. On les mettrait dans une glacière, tout près de la glace, pendant quelques jours, que la guérison se ferait sûrement ; mais chacun n'a pas une glacière à son service. On froterait les racines gelées avec de la neige, qu'elles s'en trouveraient nécessairement bien, mais il n'y a pas toujours de la neige en temps froid, et, d'ailleurs, si les frictions devaient durer des heures entières, les plus intrépides amateurs y perdraient la patience qui les caractérise. On se fatiguerait vite aussi à arroser les racines malades avec de l'eau de puits ou de l'eau de source. En conséquence, l'on a eu le bon esprit, sans le moins du monde déroger aux principes du traitement, de chercher des moyens d'exécution faciles et expéditifs.

Dans ces derniers temps, à notre connaissance, depuis plus longue date, peut-être, à la connaissance d'autrui, les cultivateurs d'arbustes ou d'arbrisseaux délicats ont recommandé de coucher entièrement en jauge et de recouvrir de terre, à leur arrivée, les sujets qui n'auraient eu à souffrir du froid. De cette façon, les coups de soleil et le dégel ne sont point à craindre. Donc, le procédé nous paraît excellent, et nous pensons qu'il convient tout aussi bien aux arbres fruitiers qu'aux rosiers. Alors même que la terre serait prise à quelques pouces de profondeur, on aurait pas de peine à rompre la croûte, à ouvrir des fossés et à y coucher des arbres pour huit ou dix jours. Cependant, il nous semble qu'il y aurait moyen encore de simplifier le procédé. Hier, pas plus loin, nous suivions de l'œil une opération qui excitait vivement notre curiosité. Un pépiniériste plaçait en jauge et debout des boîtes d'arbres nouvellement déplantés, recouvrait les racines de terre et les inondait ensuite d'eau de puits. Il va s'en dire qu'il nous eût été fort agréable de savoir pourquoi l'on agissait de la sorte ; mais la crainte de commettre une indiscretion et de recevoir une réponse ridicule nous a empêché de questionner le pépiniériste.

La gelée blanche de la nuit avait-elle endommagé les racines laï-sées à découvert depuis la veille, et voulait-on les sauver de la gangrène ? Nous l'ignorons.

Voulaient-on tout simplement entretenir la fraîcheur des racines pendant une huitaine, et prévenir la flétrissure qui atteint toujours un peu, en jauge, les arbres en boîte ? Nous l'ignorons encore.

La première explication nous sourit plus que la seconde, et nous nous y attachons. Il nous semble que l'on guérirait bien et vite des arbres gelés, dont les racines, mises en fosse, seraient de suite couvertes de terre si arrosées d'eau à profusion, tandis que l'on abriterait les tiges et les branches des rayons du soleil, au moyen de toiles mouillées. De cette manière, il y aurait moins de terre à remuer que dans l'application du procédé qui conseille de coucher les sujets sur toute leur longueur, procédé qui salit plus ou moins les rameaux et les jeunes bourgeons (yeux). Hâtons-nous d'ajouter que nous nous garderions bien de condamner la méthode uniquement à cause de ce résultat, car si d'aucuns le tiennent pour un inconvénient, nous le tenons, nous, pour un avantage. Et, en effet, toutes les fois que les arbres transplantés seront malpropres du collet jusqu'à l'extrémité des rameaux, l'évaporation deviendra plus faible en attendant la reprise, et les sujets auront moins à souffrir des journées de soleil que les sujets d'une propreté exemplaire. — P. JOIGNEAUX.

#### Perte d'engrais faute de soins

1o. Il est certain que par insouciance on laisse perdre bien des débris de paille, de plantes, de feuilles, de broussailles, de gazon et autres. Si ces matières étaient ramassées, mêlées aux déjections de toute espèce du personnel de la ferme, que

l'on perd le plus ordinairement, et jetées dans un trou disposé pour recevoir en même temps les eaux qui s'échappent des tas de fumier, ou des basses-cours, et s'écoulent le plus souvent dans les chemins, on aurait en peu de temps et sans frais un bon engrais.

2). Les fumiers placés dans les cours sont presque toujours à la portée des volailles qui les grattent, les éparpillent au grand air et sous le soleil.

3). Dans les écuries même, le fumier est laissé trop longtemps, il fermente et perd par l'évaporation une grande partie de ses gaz, dont on ignore l'existence et la valeur fécondante. Par exemple, l'odeur très-piquante qui sort du fumier, c'est l'ammoniaque qui la produit en se répandant dans l'air; l'acide carbonique se dégage et s'échappe de même; eh bien! ces deux gaz constituent le principal mérite du fumier. S'ils s'évaporent, le fumier s'affaiblit et perd son activité; de plus, ces gaz corrompent l'air et nuisent aux bestiaux et aux personnes; double motif, conséquemment, d'en empêcher l'évaporation. Un moyen très-simple, c'est de jeter quelques poignées de plâtre sous les bestiaux dès que l'odeur devient trop forte, c'est-à-dire au moins tous les deux jours. Les mêmes gaz sortent parallèlement des tas de fumier, on les retient en saupoudrant les tas d'un peu de plâtre. La dépense est peu de chose et l'on conserve ainsi au fumier le cinquième et même le quart de sa valeur. A défaut de plâtre, on atteint le même but en employant de la terre bien pulvérisée.

Le défaut de soins dans l'administration des fumiers est une autre cause de perte. Je pourrais ici relever de nombreux abus; je me borne à celui que je crois un des plus communs, quoiqu'il soit un des plus graves; je m'arrête au transport et au dépôt momentané des fumiers dans les terres, et je m'adresse surtout aux cultivateurs des campagnes reculées. Que fait-on?

Quelques-uns transportent leur fumier un mois ou deux avant les semailles; et pour n'avoir qu'à l'éparpiller avec le trident, ils le déposent divisé par petits tas. Ce fumier se dessèche, la moindre pluie le lave et il perd la moitié de sa valeur. Tout fumier déposé de cette manière devrait être enfoui aussitôt, c'est dans ce sens que l'on dit: *La charrue doit suivre le tombereau.*

D'autres cultivateurs, ceux surtout qui travaillent un domaine de quelque étendue, portent leur fumier aux champs et le mettent par tas assez considérables où ils le prennent au moment des semailles; mais encore, combien peu de soins de leur part! Le transport se fait chaque fois qu'on nettoie les écuries; on vide le tombereau et on laisse le fumier tout à l'air sans y toucher, jusqu'à ce qu'au bout de huit ou quinze jours, on apporte de nouveau le fumier qui provient de l'écurie.

Dans l'intervalle des transports, ce fumier reste exposé à la chaleur, à l'air, à la pluie, et au bout de trois ou quatre mois, quand on le reprend pour le verser sur les champs, une partie est desséchée et revenue presque à l'état de paille; une partie est moisie, dévorée par des champignons imperceptibles qui en ont absorbé le suc et les gaz; ce n'est plus, véritablement, qu'un engrais fort détérioré; aussi la terre n'est pas fumée, la récolte qui suit est des plus médiocres, et cependant on croyait avoir engraisé le champ: quelle illusion!

Avec un peu de soin et de travail, on aurait échappé à ce déplorable résultat; peu de mots vont le faire comprendre.

1). Il est utile de déposer son fumier sur le point du champ dont le transport, au temps des semailles, sera le plus commode. On creuse cette place à quelques pieds de profondeur; on ramassera autour une certaine quantité de terre un peu émondée, rien n'est plus aisé pour ôter les pierres qu'un raton à pointes de fer, c'est bientôt fait.

2). Chaque fois qu'on vide les écuries, il faut étendre le fumier en couches horizontales, le battre et le tasser avec le trident; on le couvre ensuite d'une couche de terre proportionnée à celle du fumier, et toutefois suffisante pour bien le garantir.

3). Quand on finit le transport du fumier, on doit donner au tas une forme régulière, le bien battre et le couvrir d'une forte couche de terre. Soignée de cette manière, le fumier vaut le double par sa qualité, ayant gardé et même augmenté sa valeur première, car la terre mêlée entretient l'humidité, ra-

lentit et modère la fermentation, et absorbe et retient tous les gaz.

Donc, soit en utilisant des débris, etc.; soit en jetant sous le bétail et sur les amas de fumiers quelques sacs de plâtre, soit enfin en donnant aux engrais déposés momentanément dans les champs certains soins qui ne coûtent qu'un peu de temps, un cultivateur est assuré de tirer de ses fumiers un profit supérieur du quart au tiers à celui qu'ils lui auraient produit étant administrés avec la négligence trop commune dans les campagnes.

#### Éléments de la Grammaire française de l'Homond, revus et augmentés

Nous accusons réception d'un exemplaire de cette grammaire, que nous devons à l'obligeance de l'auteur de M. Napoléon Lacasse, professeur à l'École Normale-Laval.

M. Lacasse avait à vaincre de grandes difficultés, il lui fallait dans un livre d'environ 60 pages consigner les éléments complets nécessaires à l'étude si difficile de la langue française et nous avons été heureux de constater qu'il y a réussi pleinement et de la manière la plus claire et la plus exacte.

Nous souhaitons à ce petit livre tout le succès que mérite son utilité incontestable.

— *L'Almanach agricole, commercial et historique* de MM. J. B. Rolland & fils, Montréal, pour 1874, nous est arrivé rempli de matières utiles et intéressantes comme à l'ordinaire. C'est la huitième année de cette excellente petite publication, ce qui fait voir qu'elle est toujours en faveur. Toutes les familles canadiennes devraient se la procurer. Prix 5 centimes. A vendre chez tous les libraires.

#### Petite Chronique

*Les pèlerinages.*—Il paraît que les catholiques des États-Unis organisent en ce moment un grand pèlerinage à l'instar de celui des Anglais. Les pèlerins iraient d'abord à Paray-le-Monial, puis à Rome et en Terre-Sainte. Les frais de voyage de chaque pèlerin seraient seulement de \$600, d'après ce qu'en dit un journal de New-York, le *Harper's Weekly*.

#### RECETTES

Comment on blanchit le linge qui a jauni pour avoir été longtemps enfermé

Il arrive quelque fois que le linge devient jaune soit pour être resté trop longtemps enfermé dans des malles ou pour avoir été lavé avec de l'eau trop chaude. Pour y remédier, voici ce qu'il faut faire: trempez ce linge dans un vase de grès rempli de lait aigre qui reste dans la baratte après qu'on a fait du beurre. On y laisse ce linge cinq ou six jours; ensuite on le lave dans de l'eau tiède; si la première fois il n'est pas encore parfaitement blanc, on le trempe encore quelques jours dans du lait aigre, puis on le lave et blanchit à la manière accoutumée.

Procédé pour laver la flanelle sans qu'elle jaunisse

On délaye deux cuillerées de farine dans deux pintes d'eau de savon; on place le tout dans un vase sur le feu en remuant constamment la composition afin de l'empêcher de s'attacher; lorsqu'elle est bouillante on en verse la moitié sur la flanelle et lorsqu'elle n'est plus assez chaude pour vous brûler, frottez l'étoffe comme pour un savonnage ordinaire; rincez ensuite la flanelle à l'eau claire; puis on recommence l'opération en versant le reste de la composition, et on rince ensuite à plusieurs eaux.



PRIÈRE A NOS ABONNÉS DE PAYER AU PLUS TOT. retardataires



## COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU

*Des comtes de Stanstead et Sherbrooke,*

Les membres de la compagnie ci-haut sont par les présentes notifiés que les taux d'impositions suivants ont été imposés sur les billets de dépôts en force aux dates ci-dessous mentionnées, savoir:

Sur tous les billets en force le		30 sept., 1872,		1½ p. cent.	
do	do	do	12 déc.,	do	1½ do
do	do	do	31 do	do	1½ do
do	do	do	31 janv.,	1873	1½ do
do	do	do	19 avril,	do	1½ do
do	do	do	3 juin,	do	1 do
do	do	do	31 juillet,	do	1 do
do	do	do	28 août,	do	1½ do

Total . . . . 5

Les dites impositions formant cinq par cent sur le montant original des billets de dépôt (les endossements pour extinction étant déduits), doivent maintenant être payées au bureau de la compagnie, à Sherbrooke, ou à un agent de la compagnie dûment autorisé, le, ou avant le troisième jour de novembre prochain.

A. G. WOODWARD.  
Sect. Trésorier.

Bureau de la Cie. d'Ass. Mut. }  
contre le feu de S. & S. }  
Sherbrooke, 1er octobre 1873. }

## DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ

La société qui a existé jusqu'ici sous les nom et raison de DION et DUBEAU, est ce jour dissoute, de consentement mutuel. M. J. B. Z. Dubeau est seul autorisé à régler les affaires de la dite société.

ARTHUR DION & J. B. Z. DUBEAU.  
Québec, 10 sept. 1873.

Le soussigné, ayant acheté de son ci-devant associé, Arthur Dion, écuyer, son intérêt dans la société qui a existé jusqu'ici sous les nom et raison de Dion et Dubeau, continuera seul à l'avenir, les affaires de la ci-devant société, et il sollicite du public l'encouragement qui a été donné jusqu'en ce moment à cette maison. Chaque pratique sera, comme par le passé, servie avec promptitude et courtoisie.

J. B. Z. DUBEAU,  
11 sept 1873. Rue de la Couronne, Québec,

\$5 à \$20 par jour.—N'importe quelle classe d'ouvriers, de quelque sexe qu'ils soient, jeunes ou vieux, peuvent se faire de meilleures gages en travaillant pour nous que dans n'importe quel autre emploi.—Agents demandés. G. STINSON & Co., Portland, Maine.

## CULTIVATEURS, ATTENTION !! MOULINS A BATTRE AMÉLIORÉS

On a à vendre, à des conditions libérales, des moulins à battre, sur un système nouveau, le plus complet dans ce genre.

Ces moulins vannent et criblent en même temps.  
Pour plus amples informations, s'adresser à Québec, No. 17, Rue St. Pierre, à

R PAMPHILE VALLÉE,  
Notaire.

P. S. On demande des agents pour la campagne.  
4 Septembre 1873.

## MUSIQUE NOUVELLE !!

RECUE DE PARIS

PAR LE STEAMER POLYNESIAN.

MUSIQUE INSTRUMENTALE :

Bucéphale, galop brillant.	Dessaux	60 centina.
Innon, valse.	Graziani	60 "
Polka des moineaux.	Jeanrot	40 "
Espégleterie.	Bächmann	60 "
Echo de la terrasse, polka.	Kowalski	65 "
Sur l'Adriatique.	"	60 "
La jolie hongroise, valse.	Fischer	60 "
Prascovia, mazurka.	Kowalski	70 "
Le roulis, caprice maritime.	"	50 "
Solitude, nocturne.	"	60 "
Le petit diable, polka mignonne.	Leduc	50 "
L'aveu, valse brillante.	Kowalski	75 "
Oiga, mazurka.	Graziani	40 "
La petite coquette, valse mignonne.	Delaseurie	50 "
Le chant du lazzarone.	Kowalski	60 "
Marche turque.	"	60 "
etc., etc., etc.		

MUSIQUE POUR ORGUE

LE SERVICE DE L'EGLISE:—100 morceaux brillants et faciles pour Orgue par Valenti—\$2.50

TRESOR DES ORGANISTES:—Recueil en deux volumes de musique d'orgue facile et brillante, chaque Vol. \$3.00

MORCEAUX D'ORQUE des auteurs célèbres:—A. Miné,—Larenzo,—Marius-Gueit,—Lefebure—Wely,—De Calonne, etc.

METHODES ELEMENTAIRES

(En français).

Méthode de violon.	75 centina.
" de flûte.	75 "
" d'accordéon.	75 "
" de hautbois.	75 "
" de Cornet à pistons.	75 "
" de Saxhorn.	75 "
" de Clarinette.	80 "
" d'harmonium.	80 "
etc., etc., etc.	

En vente chez

**A. LAVIGNE,**

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique,  
11½ rue St. Jean, QUÉBEC.

N.B. - Les personnes éloignées de la ville qui désireraient se procurer quelques-uns des articles ci-dessus, ou autre morceau quelconque, n'ont qu'à envoyer le prix et le nom du morceau sous enveloppe à A. LAVIGNE; elles recevront le morceau demandé par le retour de la maille.

Octobre, 1873.

## DÉPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, Septembre, 1873.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 par cent.

R. S. M. BOUCHETTE,  
Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.